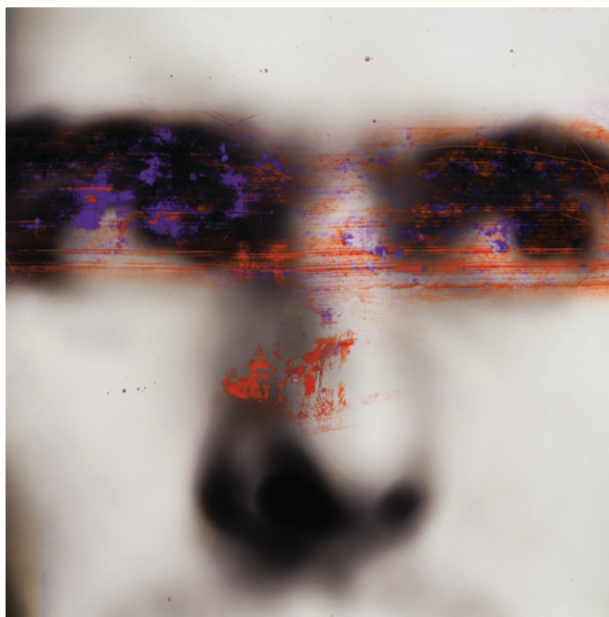


Robert Lévesque



DÉRAILLEMENTS

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Développements

DU MÊME AUTEUR

Réjeanne Padovani, dossier et découpage, Éditions de l'Aurore, 1975.

Camillien et les années vingt (en collaboration avec Robert Migner), Éditions des Brûlés, 1978.

Le Curé Labelle (en collaboration avec Robert Migner), La Presse, 1979.

« Un effet de pluie », dans *Un été, un enfant*, Québec Amérique, 1990.

Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard, Liber, 1993.

Les Entretiens du Devoir, arts et littérature, Presses de l'Université du Québec, 1995.

La Liberté de blâmer, carnets et dialogues sur le théâtre, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997.

Un siècle en pièces, carnets, Boréal, coll. « Papiers collés », 2000.

Près du centre, loin du bruit, Lux, coll. « Lettres libres », 2003.

L'Allié de personne, carnets, Boréal, coll. « Papiers collés », 2003.

Récits bariolés, carnets, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006.

Labelle et Camillien. Deux figures du populisme canadien-français, VLB, 2009.

Robert Lévesque

Déraillements

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

© Les Éditions du Boréal 2011
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Lévesque, Robert, 1944-

Déraillements

(Collection Papiers collés)

ISBN 978-2-7646-2099-1

1. Littérature – Histoire et critique. 2. Critique d’art. I. Titre. II. Collection : Collection Papiers collés.

PN513.L482 2011 809 C2011-940118-5

ISBN PAPIER 978-2-7646-2099-1

ISBN PDF 978-2-7646-3099-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4099-9

À Béatrix B., déjà voyageuse

Cheu Cheu Pheu Pheu Cheu Cheu Pheu Pheu

APOLLINAIRE, *Poèmes à Lou*

Paritatitata

CENDRARS, *Dix-Neuf Poèmes élastiques*

SSSR SSSR SSSR SSSR

ARAGON, *Persécuté persécuteur*

Tchou tchou Tchou tchou Tchou tchou

FÉLIX LECLERC, *Le P'tit Train du Nord*

Tatactatoum, tatactatoum

MATHIAS ÉNARD, *Zone*

Présentation

La clé des rails

Je pourrais vivre n'importe où, même au bout du monde, pourvu qu'un train passe par là, car je n'arrive pas à imaginer une vie où je ne pourrais entendre un train siffler avant de m'endormir.

L'oncle Rifki, dans *La Vie nouvelle*
d'ORHAN PAMUK

C'est la nuit, dans mon enfance, entre veille et sommeil, que m'est venu l'attrait des trains.

La maison de mes parents à Rimouski, comme celle de Jules Verne à Amiens, était située près de la gare et, pour me rendre à l'école, dès que j'ai pu le faire seul, je traversais, comme en jouant à la marelle, trois voies ferrées plutôt que de me rendre (tel qu'il le fallait) au « passage à niveau » de la rue de la Cathédrale avec les barrières d'acier qui s'abaissaient et les feux avertisseurs. Je prenais ainsi un raccourci et mes parents ne le savaient pas, je pense. Nous étions peu à le faire, car la majorité de mes camarades fréquentant l'Institut Notre-Dame, une grande maison située rue de l'Évêché, habitaient du côté sud des voies ferrées, entre celles-ci et le

fleuve, dans la ville en pente. Ma rue à moi, la rue Notre-Dame, du côté nord, était considérée (ou déconsidérée) comme étant « de l'autre bord de la *track* », autrement dit du *mauvais côté*...

J'aimais cette démarcation, cette frontière ferroviaire. La plupart du temps, seul, je sautais à pieds joints sur les traverses de bois ou je marchais les pieds alignés sur l'un des rails en tentant de garder l'équilibre, bras tendus ; c'était l'un de mes premiers *jeux interdits* et, lorsque j'entendais le sifflet lointain d'une locomotive, je commençais à ressentir ce que devait être le « danger »... Mais il y eut, un jour, un réel malheur. Un midi, on trouva le corps d'un garçon, mort, écrasé sous les roues d'un wagon de marchandises. Je n'étais pas là, mais le récit qui traversa la ville cet après-midi-là m'épouvanta. Ce garçon, que je ne connaissais pas, avait « cherché la mort », disaient les adultes. Il s'était risqué à passer sous un wagon en marche lorsque le train ralentissait à l'approche de la gare (et j'appris qu'il le faisait souvent, c'était son jeu). Un de ses pieds s'étant pris dans les pierres concassées du ballast, il était tombé et n'avait pas eu le temps de se relever et de « passer »...

Malgré mon effroi, vers la fin de l'après-midi, j'allai à l'endroit (c'était devant le cimetière) où le drame avait eu lieu. Il y avait, sur les traverses, incrusté dans le ballast, du sang qui avait séché, et des vomissures à travers lesquelles on devinait des grains de maïs... J'étais fasciné. Cet événement, un souvenir qui ne me quitta jamais plus, aurait dû mettre un holà à mon attrait pour les trains, mais non... À chaque nuit, au passage du train venant des provinces maritimes, le charme agissait toujours autant à mes oreilles, comme à celles d'Ulysse le chant des sirènes : c'était une plainte sans tristesse et chargée de nostalgie, elle était d'abord lointaine puis elle allait devenir toute proche, stridente, et elle s'éloignerait peu à peu, immanquablement, diminuant jusqu'au

silence. Je l'écoutais naître au loin, et mourir au loin, cette grande plainte sifflante qui m'était une invitation au voyage, la séduction extatique d'un train traversant une ville en perçant l'air de la nuit, une cavatine, le médianoche du dormeur éveillé. Je m'enivrais de ces sifflements..., et je m'endormais doucement, en passager clandestin...

Puis, à l'adolescence et ensuite, et toujours, vinrent les voyages vrais ou lus, dans les livres, à bord des trains, au cinéma et devant certains tableaux... Je partis en Rhénanie avec Apollinaire et nous rencontrâmes une « petite voyageuse alerte » qui inclinait « brusquement la tête sur le quai de la gare à Marseille » ; je fuyais la forteresse de Waldensee avec le fauve Moravagine, le titre du roman de Cendrars (mort et vagin) dissimulé sous un papier brun, et nous prenions lui et moi des trains chargés de morts ; la lecture de la scène du fœtus dégoulinant le long de sa tête dans la noirceur d'un wagon me troublait grandement, je la relisais ; c'était l'« Océan Limité » qui m'emportait vers ma turne d'étudiant à Québec et je m'imaginai traversant la steppe russe. D'autres fois, j'étais Tchekhov descendant soigner sa tuberculose à Nice, ou Jack London qui se cramponnait ferme aux barres transversales surplombant les boggies...

J'aimais les gares, les pas perdus, les panneaux des « grandes lignes », les horaires implacables, le train de 8 h 47 ; au musée royal de Bruxelles, les femmes nues des gares fantasmagiques de Paul Delvaux me faisaient presque peur, et les gares vides de Giorgio de Chirico me glaçaient d'un effroi métaphysique ; grâce à Zola, j'étais, dans un express emporté par la Lison, un habitué de la ligne Paris-Le Havre ; j'allais tenter d'apercevoir Pasolini aux alentours de la Stazione Termini, et j'entrais à l'hôtel le plus proche de celle de Perpignan pour m'approcher du centre du monde décidé par Dalí ; je fermais tous les wagons-bars, je me réveillais à Mestre avec un mal de bloc qui disparaîtrait vite dans Venise, je présen-

tais mon ticket à tous les poinçonneurs en casquettes, je pissais en tentant en vain de viser juste dans les cuvettes, je descendais à Cannes dans le même wagon qu'Andréa Ferréol qui y venait pour *La Grande Bouffe*, je dormais sur un banc de la gare de Florence, je picolais aux buvettes de la gare Victoria côté Brighton et côté Chatham, j'étais Michael Redgrave dans *The Lady Vanishes* et c'est moi qui, dans *Picnic*, descendais du train dans un bled du Kansas le temps de quelques jours ; vite vue puisque le train vers Marseille ne s'y arrêta plus, la gare de La Ciotat me donna un frisson cinéophile, je revis sur le quai M^{me} Lumière mère filmée une minute par son fils Louis... ; j'avais été dans l'après-guerre le gardien pressé de Bébert dans les convois menant le docteur Destouches et sa danseuse Lucette vers Sigmaringen et souvent, si souvent, j'étais le *Jeune Homme triste dans un train* de Marcel Duchamp, fumant des Gitanes papier maïs debout dans le couloir, secoué ou brouillé par les cahots du Paris-Rouen ; en traversant Viseu la nuit, je me disais que, sûrement, un enfant portugais, entre veille et sommeil, écoutait le sifflement du train avant de pouvoir s'endormir ; je repenserais aux « grains de maïs » en lisant ce passage de *L'Automne à Pékin* où Boris Vian décrit l'écrasement sous le bus 975 d'un gras jeune homme hurlant de douleur : « et l'on vit qu'il venait de manger des fraises... » ; j'étais (je suis) mélancolique et fier comme le bel Arthur Buies prenant l'air sur la plateforme des wagons de bois et dont le costard est empoussiéré par la suie de la locomotive et le vent des Plaines..., et je me demande, cher lecteur, si je ne mourrai pas un jour à la manière de Tolstoï, en ayant pris, comme celle des champs, la clé des rails..., très vieux, fuyant ma vie entière et allant rendre mon dernier souffle, mes dernières vapeurs, dans un train de nuit au chauffage cassé...

« Et maintenant tu vas venir avec moi »

(Franz Kafka)

À la fin du mois de mai 1909, le Ballet impérial de Russie donna quelques spectacles à Prague. Anna Pawlowa (ou Pavlova, pour le reste du monde) était la danseuse-étoile, la fameuse Pavlova qui semblait flotter au-dessus de la scène... Cependant, ce n'est pas elle qui attira Franz Kafka au Théâtre national, lui qui y mettait rarement les pieds. Il a confié dans une lettre à Felice Bauer son faible pour une danseuse moins connue, Eugénie Eduardowa : « Il y a bien un an que je ne suis pas allé au théâtre, et je resterai encore un an sans y aller, mais demain il y a une représentation des Ballets russes. Je les ai déjà vus une fois, il y a deux ans, et j'en ai rêvé pendant des mois ; je rêvais surtout d'une danseuse absolument déchaînée, une certaine Eduardowa. Cette fois, elle ne sera pas là, je suppose d'ailleurs qu'on la tenait pour une dame de second ordre ; la grande Karsawina ne sera pas là non plus, elle est tombée malade pour me narguer, mais il reste encore beaucoup à voir. » La Pawlowa aérienne, idolâtrée, très peu pour lui...

Il y va donc tout de même, aux Ballets, même si sa « déchaînée » n'y sera pas. Dans un carnet, au sortir d'une de ses nuits, il notera : « Je priais en rêve la danseuse Eduardowa de bien vouloir danser encore une fois la csárdás. Une large

bande d'ombre ou de lumière lui coupait le visage entre le bord inférieur du front et le milieu du menton. Juste à ce moment, quelqu'un s'approcha d'elle avec les gestes répugnants de l'intrigant qui s'ignore, pour lui dire que le train partait tout de suite. À la manière dont elle accueillit cette information, j'eus la terrible certitude qu'elle ne danserait plus. — Je suis une méchante, une mauvaise femme, n'est-ce pas ? me dit-elle. — Oh non, dis-je, pas cela. Et je me disposai à partir dans n'importe quelle direction. »

Son Eduardowa en allée, rêvée, emportée par un train qui partait tout de suite, et qui la ferait disparaître des scènes, il l'avait déjà observée dans la réalité, il l'avait vue circuler en tramway (d'où le train) dans une rue de Prague, accompagnée de deux violonistes qu'elle faisait jouer (d'où la csárdás), avec des fleurs piquées dans sa ceinture, et des jupes surchargées de plis... La trouvait-il si belle ? Il répond à la question (que personne ne lui a posée) en se laissant aller au délire, dans l'un de ses cahiers écrits dans un désordre assumé, déversoirs de ce qui lui passait par la tête ; treize cahiers, compte-t-on, aux pages souvent arrachées... : « La danseuse Eduardowa n'est pas aussi jolie en plein air que sur scène. Ce teint blême, ces pommettes qui tendent la peau au point qu'il n'y a pas dans tout le visage de mouvement plus accusé, ce grand nez qui surgit comme d'un creux et avec lequel on ne peut pas plaisanter, par exemple vérifier s'il est dur au bout ou bien le saisir légèrement par le dos et le tirer de droite à gauche en disant : et maintenant tu vas venir avec moi. »

Il continue : « Avec cette silhouette large à la taille prise haut dans des jupes surchargées de plis — à qui cela peut-il plaire ? — elle ressemble à l'une de mes tantes, une dame déjà âgée ; beaucoup de vieilles tantes de beaucoup de gens ont cet air-là. Mais à part les pieds, qui sont fort bien, on ne trouve rien, chez la Eduardowa vue en plein air, qui com-

pense réellement ces désavantages ; il n'y a vraiment rien qui puisse susciter l'admiration, l'étonnement ou même le respect. »

D'Anna Pavlova, qui n'est pas oubliée, qui dort avec Nijinski aux dictionnaires du monde, Kafka n'écrivit pas même le nom. Il n'en avait que pour sa Eduardowa, pas aussi jolie en ville que sur scène, attifée comme une vieille tante, et qu'un train, en rêve, emporta loin de lui à jamais... Sa « déchaînée », le visage coupé par de l'ombre ou de la lumière, sa « méchante », sa « mauvaise femme », la désavantagée de la troupe...

Table des matières

Présentation	
La clé des rails	11
« Et maintenant tu vas venir avec moi »	
(Franz Kafka)	15
Une page souffrante	
(Vincent van Gogh)	18
Des inséparables qui ne se rencontrèrent pas	
(Jack London)	24
<i>È pericoloso sporgersi</i>	
(Michel Butor)	27
300 000 francs	
(Honoré de Balzac)	32
La gifle	
(Arthur Rimbaud)	35
« J'ai très mal »	
(Attila Jozsef)	42
<i>I'm Gonna Sit Right Down and Write Myself a Letter</i>	
(Fats Waller)	47

La nuit de Port-Daniel (Gabrielle Roy)	52
Le melon et la mer (Paul Léautaud)	55
Utopia (Jacques Ferron)	62
En face de la gare... (Charles Trenet)	65
Ses amours imaginaires (Henrik Ibsen)	69
Les cravates épatantes (Maurice Ravel)	75
Une vie autre (Marcel Proust)	78
L'églatine (Robert Desnos)	81
Nord majeur (Glenn Gould)	89
Balayures de nacre (Michèle Desbordes)	92
Complices (Matthieu Galey)	96
De sa main gauche (Edward Stachura)	99
« J'ai trouvé... la gare Saint-Lazare ! » (Pierre-Auguste Renoir et Claude Monet)	104

Le voyageur spasmodique (Arthur Buies)	108
<i>The Flippity Flop Young Man</i> (Oscar Wilde)	116
La princesse descendit à cinq heures (souvenir)	119
La Renault sciée (Francis Scott Fitzgerald et Ernest Hemingway)	122
L'été du naufrage (Émile Nelligan)	128
Un harmonica dans sa poche (La Bolduc)	131
L'écharpe écossaise (Roland Barthes)	134
Trois <i>Ulysses</i> ficelés (James Joyce)	139
Lydia dans sa vie (Anton Tchekhov)	147
Être ou ne pas être Sherlock Holmes (Arthur Conan Doyle)	153
« Ma tête était déjà retombée » (Franz Kafka)	156
Note bibliographique	163

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

En couverture : Richard-Max Tremblay, *Tête violet-rouge*, 1997.

L'auteur tient à remercier la directrice du Camp littéraire Félix, Danyelle Morin, pour la résidence d'écrivain qu'elle lui a offerte au lac Pohénégamook durant l'été 2009.

Collection « Papiers collés »
dirigée par François Ricard

Jacques Allard

Traverses

Rolande Allard-Lacerte

La Chanson de Rolande

Bernard Arcand

et Serge Bouchard

Quinze lieux communs

De nouveaux lieux communs

Du pâté chinois, du baseball

et autres lieux communs

De la fin du mâle,

de l'emballage et autres lieux

communs

Des pompiers, de l'accent

français et autres lieux communs

Du pipi, du gaspillage

et sept autres lieux communs

Denys Arcand

Hors champ

Gilles Archambault

Le Regard oblique

Chroniques matinales

Nouvelles Chroniques matinales

Dernières Chroniques matinales

Les Plaisirs de la mélancolie

(nouvelle édition)

Margaret Atwood

Cibles mouvantes

André Belleau

Surprendre les voix

Notre Rabelais

Yvon Bernier

En mémoire d'une souveraine :

Marguerite Yourcenar

Michel Biron

La Conscience du désert

Lise Bissonnette

La Passion du présent

Toujours la passion du présent

Serge Bouchard

Les corneilles ne sont

pas les épouses des corbeaux

Jacques Brault

La Poussière du chemin

Ô saisons, ô châteaux

Chemin faisant

(nouvelle édition)

André Brochu

La Visée critique

Ying Chen

Quatre Mille Marches

Marc Chevrier

Le Temps de l'homme fini

Isabelle Daunais

Des ponts dans la brume

- Fernand Dumont
Raisons communes
- Jean-Pierre Duquette
L'Espace du regard
- Lysiane Gagnon
Chroniques politiques
- Jacques Godbout
L'Écran du bonheur
Lire, c'est la vie
Le Murmure marchand
Le Réformiste (nouvelle édition)
- Louis Hamelin
Le Voyage en pot
- Jean-Pierre Issenhuth
Réveries
- Suzanne Jacob
Ah...!
- Judith Jasmin
Défense de la liberté
- Jean-Paul L'Allier
Les années qui viennent
- Jean Larose
La Petite Noirceur
L'Amour du pauvre
- Monique LaRue
De fil en aiguille
- Robert Lévesque
La Liberté de blâmer
Un siècle en pièces
L'Allié de personne
Récits bariolés
- Jean-François Lisée
Carrefours Amérique
- Catherine Lord
Réalités de femmes
- Gilles Marcotte
L'Amateur de musique
Écrire à Montréal
Le Lecteur de poèmes
Les Livres et les Jours, 1983-2001
La littérature est inutile
- Pierre Nepveu
L'Écologie du réel
Intérieurs du Nouveau Monde
Lecture des lieux
- François Ricard
La Littérature contre elle-même
Chroniques d'un temps loufoque
- Mordecai Richler
Un certain sens du ridicule
- Christian Rioux
Carnets d'Amérique
- Yvon Rivard
Le Bout cassé de tous les chemins
Personne n'est une île
Une idée simple
- Georges-André Vachon
Une tradition à inventer
- Pierre Vadeboncoeur
Essais inactuels
- Virginia Woolf
Une prose passionnée et autres essais

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2011
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

«**C'** est la nuit, dans mon enfance, entre veille et sommeil, que m'est venu l'attrait des trains. À chaque nuit, au passage du train venant des provinces maritimes, le charme agissait toujours autant à mes oreilles, comme à celles d'Ulysse le chant des sirènes. Je l'écoutais naître au loin, et mourir au loin, cette grande plainte sifflante qui m'était une invitation au voyage, la séduction extatique d'un train traversant une ville en perçant l'air de la nuit, une cavatine, le médianoche du dormeur éveillé. »

Critique dramatique et chroniqueur littéraire, Robert Lévesque a déjà publié, dans la collection «Papiers collés», La Liberté de blâmer (1997), Un siècle en pièces (2000), L'Allié de personne (2003) et Récits bariolés (2006). Il a reçu en 2002 le prix Jules-Fournier du Conseil supérieur de la langue française.

Robert Lévesque ne savait pas, lorsqu'il écoutait siffler les trains de son enfance, à quelles aventures cet appel le conduirait plus tard : appel du lointain, de l'étranger, aussi attirant qu'une patrie perdue ; mais appel, aussi, du monde grand ouvert devant lui, là, tout près, dans les livres qu'il lirait.

L'univers ferroviaire – rails, locomotives, gares – sert de thème ou d'amorce à tous les textes de ce recueil, mi-essais mi-poèmes en prose, enlevés, frémissants, vifs comme le mouvement d'un rapide dans la nuit. C'est un univers inépuisable où se croisent des passagers inattendus qui ont pour noms Franz Kafka et Jack London, la Bolduc et Fats Waller, Arthur Buies et Oscar Wilde. Et non loin, un peu à l'écart, lové dans un coin du compartiment ou dissimulé derrière un pilier du quai, un compagnon discret observe leurs gestes, écoute leurs propos, et n'attend que de monter à bord avec eux, de partir, de vivre enfin !